



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR

ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR

QUININE

ET
FIEVRES
LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR

FEUILLETON du CANARD
LES CRIMES
DE
POLICHINELLE.

(Suite.)

Quand ces préparatifs furent terminés, Melles Lysa, Thyra et Fanfreluche montèrent au premier étage et s'occupèrent activement à ne rien faire, excepté regarder dans la rue et sur la place, ce, dit très judicieusement Fanfreluche, personne ne viendra nous demander aujourd'hui des chapeaux, et si, par hasard quelque dame venait, eh bien, nous l'enverrions promener comme il faut... En attendant, entamons ce chocolat d'Espagne. C'est mon beau-frère, don Fernan Alfonso Torribio de Guatemala y Guanaxuato y Popocatepelt, seigneur mexicain et mari de ma sœur, qui me l'envoie avec ses compliments.

—Bon chocolat ! dit Lysa qui était un peu portée sur sa bouche. Fameux chocolat !... Qu'est-ce donc que j'entends là-bas ?

—Ça ! dit Mlle Fanfreluche, c'est la trompette des dragons qui sonne. Vous allez les voir déboucher au grand trot sur la place. C'est ça qui sera beau ? Oh ! leurs casques à crinière noire, c'est ça qui fait de l'effet !

—Et les fourreaux des sabres qui sonnent en frappant les étriers ! ajouta la jeune Thyra, voilà de la bonne musique !

—Et les lames des sabres qui étincellent ! on croirait que la pointe va poignarder le soleil.

—Ah ! mes amis, dit la grande Lysa, la cavalerie, voyez-vous, il n'y a que ça ! Tout le reste, c'est des pékins !

—Des pékins ! interrompit Thyra

indignée, des pékins ! Eh bien, pour qui prenez-vous donc les fantassins les chasseurs à pied et les voltigeurs, et les grenadiers et tout ce qu'il y a de jolis garçons à qui l'Etat, ce ladre, ne veut pas payer un cheval pour aller à la promenade ? c'est donc des pékins, ça !

Alors une vive discussion s'engagea sur les mérites comparés de l'infanterie et de la cavalerie. Chacune donnait ses raisons. L'une avait son frère dans la ligne, l'autre avait son cousin dans les hussards. Fanfreluche préférait l'artillerie, parce que son oncle avait été capitaine.

Tout à coup, du fond de la rue, commença à monter un grand bruit de tambours. Un peu plus loin venaient les clairons, et le pas régulier des soldats qui s'avançaient comme pour charger l'ennemi.

Tous les cœurs de ces jeunes modistes palpaient comme il convient quand on s'attend à une terrible bataille. Un peu plus loin, par derrière, un immense murmure remplissait

la ville et la campagne. Toutes les portes se fermaient. Toutes les boutiques étaient sombres comme des caves. Aux étages supérieurs on entrouvrait les fenêtres en tremblant de peur des coups de fusil. En même temps on eût dit que tout le peuple parlait bas.

Franchement, il y avait de quoi s'inquiéter, car lorsqu'un peuple tout entier parle bas, cela ressemble beaucoup à un tonnerre qui gronde long temps dans le ciel avant d'éclater.

XXVII

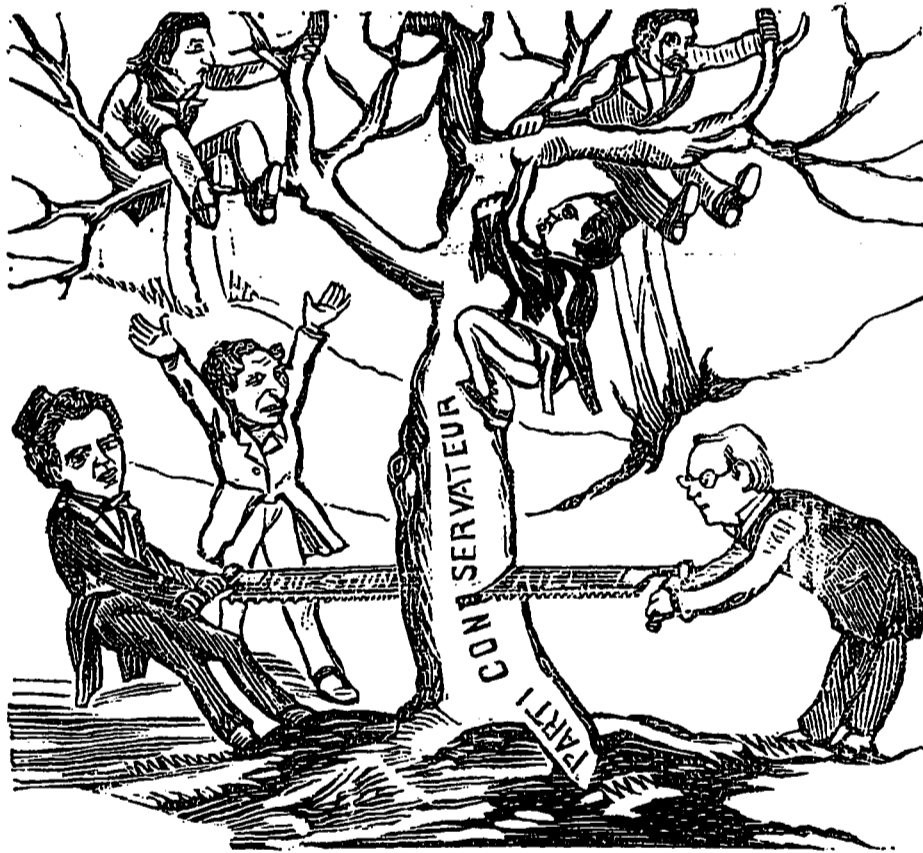
Il était à peu près neuf heures du matin et la reine Isoline, encore un peu languissante depuis la naissance de son fils, et d'ailleurs obligée comme nourrice à un régime particulier, reposait encore dans son lit, à demi éveillée, à demi endormie et tenait sur son sein le petit garçon qui était l'espoir et l'orgueil de la dynastie des Polichinelles.

L'enfant, quoique bien jeune encore, car il avait à peine six semai-

nes, montrait déjà beaucoup de finesse et d'intelligence. Ce n'est pas étonnant, si l'on considère que son père en était pétri, et que sa mère (une femme charmante) ne le quittait pas une minute et lui expliquait soir et matin tout ce qui pouvait l'intéresser.

Vers neuf heures donc, l'enfant ayant tété, ayant dormi, ayant embrassé sa mère à la pincette, c'est à dire en lui pinçant les joues avec ses mains, et s'étant roulé sur elle de toutes les façons, ce qui la charmait si fort qu'elle ne pensait pas à autre chose et ne voyait ou n'entendait rien de ce qui se passait autour d'eux, vers neuf heures donc, l'enfant embrassa doucement Isoline et levant le doigt en l'air d'un air étonné, dit :

—Ma !...
Ma, c'était maman, comme vous pensez bien. Il avertissait maman que quelque chose se passait là-bas, il ne savait pas où, mais il attendait qu'elle le lui expliquât.



Laurier et Blake scient vigoureusement la souche conservatrice avec la question Riel. Il n'y a pas encore un an que ce travail est commencé et l'arbre est déjà à moitié coupé.
Les gros bonnets pendants commencent à trouver leur position dangereuse !

Puis, après avoir levé le doigt en l'air, il fit :

—Ta ra, tan ta ra !...
Et il se mit à jouer de la trompette en arrondissant sa main, car il était déjà très précoce et comprenait parfaitement la musique.

Ce bruit n'étonna pas trop Isoline qui crut que son mari passait une revue dans le voisinage : mais un instant après arriva le bruit des tambours. Alors l'enfant fit à son tour ran tan plan ! ran tan plan ! ran tan plan ! ran !

En même temps, il essaya de grimper par dessus la tête de sa mère pour aller à la fenêtre et voir ces tambours et ces trompettes.

Naturellement la reine obéit à son désir, s'enveloppa d'un long peignoir de cachemire blanc bordé de dentelles d'un prix inestimable, le prit dans ses bras et le porta sur le balcon tout en chemise comme il était, car à quelques pas du Vésuve on a rarement froid. Mais alors elle vit un spectacle inattendu.

Le roi Polichinelle, son mari à cheval au milieu de la place. A sa droite chevauchait comme lui le célèbre Guillaume de Longue Epée, loyal serviteur de la nouvelle dynastie, comme il l'avait été de l'ancienne. C'était un homme très grand, très maigre, très bien constitué, de peu d'esprit, pas méchant du tout, qui croyait tout ce que sa femme, ses chefs et ses amis voulaient lui faire croire, et qui aurait fait fusiller cinquante mille hommes avant son déjeuner sans que cette exécution pût troubler son appétit ou sa digestion. Polichinelle, qui connaissait bien, l'avait jugé excellent pour servir ses projets et en avait fait son ami le plus intime. Pour que personne ne pût, d'ailleurs, acheter ou corrompre sa fidélité, il l'avait nommé conséta-ble.

L'enfant, voyant son père caracolier sur la place, lui cria :

—Pa !
C'est-à-dire papa, et posant la main sur la bouche de sa mère, envoya deux baisers à Polichinelle, l'un pour elle, l'autre en son propre nom. Cette scène de famille causa la plus vive émotion parmi les soldats et le peuple qui couvraient la place et tira des larmes de yeux les plus secs. Le comte Guillaume de Longue-Epée en particulier s'écria en tirant son sabre et en sanglotant comme un veau qui a perdu sa mère :

—Vive à jamais le seigneur Polichinelle, le plus grand et le meilleur des rois !

Tous les soldats répétèrent ce cri sur l'ordre de leur chef :

—Vive à jamais Sa Majesté la